

Bibliothèque numérique

medic@

**[Girard, J. F.]. Mesmer blessé ou
réponse à la lettre du R.P. Hervier sur
le magnétisme animal. Par M***.**

Londres et Paris : Couturier, 1784.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?40737x03>

MESMER BLESSÉ,

O U

RÉPONSE A LA LETTRE

DU R. P. HERVIER,

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.

P A R M***.

A V I S A U L E C T E U R.

Ne cherche point ici, mon cher Lecteur, ce que tu n'y trouveras certainement pas, c'est-à-dire un style épuré & éloquent; mais arrête-toi simplement au sujet de cette Lettre. Si tu prétendois y trouver autre chose, tu peux te dispenser de la lire: fais attention à mon avis; car si, malgré ce que je te dis, tu ne t'arrête point & tu passe en avant, je ne répons point du dégoût qui pourra s'emparer de

Prix quinze sols.



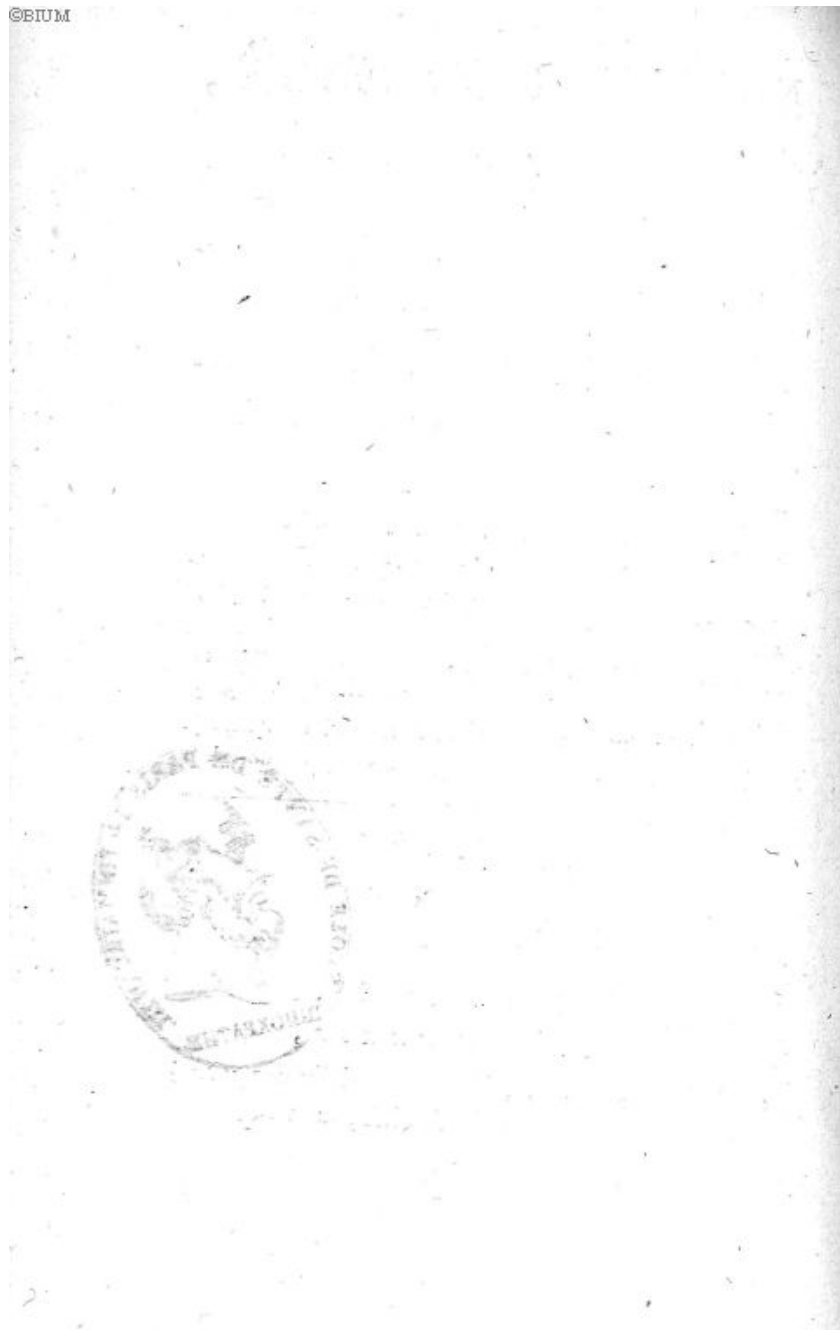
A L O N D R E

Et se trouve A P A R I S

Chez C O U T U R I E R, Imprimeur-Libraire, Quai
des Augustins, près l'Eglise, au Coq.

1784.







M. R. P.

QUEL bonheur est le nôtre ! Quelle reconnoissance ne devons-nous pas au Maître de l'Univers , de nous avoir conservé pour des jours si heureux ! Les découvertes se multiplient , la Philosophie fait de rapides progrès , les peuples se civilisent , les préjugés se dissipent ; chaque jour , en un mot , amène avec lui quelque chose de nouveau. L'homme simplifie , analyse & caractérise tout : ô quel siècle est le nôtre !

Les habitans de notre globe ont presque cru de tout temps , que tout étoit fait pour eux : ils étoient venus à bout de dompter les mers & de les franchir ; actuellement , non-seulement se sont-ils rendus maîtres de la superficie des eaux , mais sont même parvenus à y marcher de-

A

dans : l'air , cet élément si subtil , sembloit résister à la puissance de l'homme ; depuis long-temps celui-ci cherchoit à le mettre sous sa domination ; il a long-temps travaillé en vain , Montgolfier seul a surmonté tous les obstacles. Mais de toutes les découvertes qui illustreroient notre siècle ; la principale , la plus essentielle & la plus utile feroit , sans contredit , celle du Docteur Mesmer , celle qui a donné lieu à votre Lettre , à laquelle je réponds pied à pied.

L'esprit de parti paroît s'être emparé de vous. Vous avez mis des moyens en œuvre pour soutenir votre Coriphée , qui sont illégitimes ; l'intitulé seul de votre Lettre annonce un esprit exalté : votre plume est tranchante ; il faut réfléchir avant que d'écrire , & si vous l'aviez fait , vous n'auriez pas mis au jour un pareil ouvrage. Votre caractère , votre état , votre réputation exigeoient cela de vous. Mais non ; vous avez voulu concourir à tromper le Public , vous avez cru le séduire , & avez pensé avoir fait la plus belle chose du monde , parce qu'à la lecture de votre Lettre

[3]

faite, comme vous ne manquez pas de l'annoncer (1), le 13 Novembre 1783 au Musée, vous avez obtenu quelque applaudissement.

Ce ne sera point l'éloquence ni le style de ma Lettre qui la feront rechercher. D'ailleurs elle ne paroîtra point sous les auspices d'un Chef de Musée; la lecture ne s'en fera pas publiquement; elle ne produira par conséquent point la sensation que produisit la vôtre, qui embrâsa, au rapport de M. le Court, tous ceux qui en entendirent la lecture (2). En effet, je puis attester qu'on l'écouta avec plaisir.

Mais, mon Révérend Pere, vous qui vous connoissez en discours, vous n'ignorez sans doute pas ce qu'a dit Cicéron, la déclamation est l'ame d'une harangue. Vous déclamez fort bien, vous lisez courageusement, votre organe ne déplaît point, on vous écoute volontiers, & vous écrivez passablement: vous avez lu vous-même votre Lettre; à sa lecture, le Public ap-

(1) Av. p. 7.

(2) Av. de Cic. p. 7.

A ij

prouva vos talens , & non vos sentimens ; il n'applaudit point au Magnétisme , mais à votre éloquence & à votre débit. Séduit par ces apparences , vous avez cru que votre Lettre devenant publique , produiroit le même effet : vous vous êtes trompé ; les discours perdent beaucoup à l'impression. Si vous aviez jugé le Public tel qu'il auroit dû l'être , vous ne vous seriez point exposé. Mais entraîné vous-même par les Mesmériens , vous vous êtes cru capable d'attirer tout le monde à vous. Si le Public se laisse quelquefois tromper par quelques particuliers (cela arrive rarement) , M. le Court devrait prendre d'autres voies pour soutenir & faire percer Mesmer. Il a beau nous dire que le nombre des Mesmériens « s'augmente sans cesse (1) , & » que les efforts multipliés par lesquels on » cherche à détourner l'attention du Pu- » blic , sont autant de puissans moyens » amenés pour la gloire du Docteur Mes- » mer ; » je n'approfondirai point cette assertion , mais je me bornerai à vous

(1) p. 7.

[5]

observer que les efforts multipliés par lesquels on cherche à attirer l'attention du Public , sont autant de puissans moyens amenés pour tromper ce même Public : ceci se prouvera bientôt ; mais venons à la Lettre.

Rien de plus juste , M. P. , que d'être reconnoissant : jusques-là tout va le mieux du monde ; la Religion nous l'ordonne , la Nature nous le prescrit ; mais apprenez que la reconnoissance n'exige point qu'on séduise le Public , & encore moins qu'on le trompe. Si la guérison de M. le Court étoit moins difficile que la vôtre , en ce cas je ne suis plus surpris qu'il ait été guéri ; il n'étoit certainement pas malade , & vos observations , qui ne portent sur aucun fondement , sont donc inutiles.

Je souhaite que les vœux extraordinaires que vous faites soient accomplis. Vous voudriez , dites-vous , que « votre nom » déterminât l'attention des Savans , pour » faire triompher une découverte qui assu- » rera aux générations futures le caractère , » le tempérament & la vie naturelle à

A iij

» l'homme ». Votre souhait est admirable ; & il seroit certainement très-glorieux pour vous d'être le mobile de toutes les têtes savantes de l'Europe. Votre mérite vous trompe vous-même ; ce langage est hors de propos & mal placé dans votre bouche, & soyez persuadé que vos souhaits seront vains. Mais passons à votre histoire.

C'est vous qui allez parler. « Une étude » forcée, des veilles multipliées avoient » altéré considérablement ma santé ; je ne » pouvois plus travailler que par inter- » valle, & jamais plus d'une heure de » suite ». Pour savoir si votre annoncé étoit exact & vrai, j'ai fait des recherches ; j'ai été à la source ; je me suis introduit dans votre Cloître, & me suis informé à vos Confreres de tout âge. Leurs rapports ont été uniformes : « Il a étudié, » m'ont-ils dit ; il a même beaucoup de » dispositions & du goût pour les sciences : » mais nous ne nous sommes jamais ap- » perçu que son étude ait été forcée ; nous » ignorons s'il a passé des nuits ; mais ce » que nous pouvons affurer, c'est qu'il se

[7]

» leve quelquefois très-tard , ce qui an-
 » nonce des veilles : mais , comme vous
 » voyez , il fait réparer ce qu'il perd.
 » Pour ce qui est de l'altération de sa
 » santé , nous ne l'avons jamais vu ma-
 » lade ; & ce qu'il y a de certain , c'est
 » qu'à l'approche des Avents & du Ca-
 » rême , il n'a jamais été arrêté ». Ce
 rapport differe bien du vôtre : à qui le
 Public se rapportera-t-il ? Est-ce à vous
 seul , qui , partisan inconsidéré de Mesmer ,
 mettez en œuvre tous les moyens qui vous
 paroissent praticables , afin de faire adopter
 son système ? Ou à vos Confreres , gens
 naïfs & sinceres , qui , en me faisant cet
 aveu , n'ont assurément pas pensé qu'on
 le tourneroit contre vous ? Mais je vais
 poursuivre ; votre récit est trop intéressant
 pour le démembrer. « Ma vue , dites-vous ,
 » étoit affoiblie ; j'ai éprouvé des violens
 » maux de tête , des étourdissemens , des
 » insomnies fréquentes , & une goutte
 » sciatique aux changemens des saisons. —
 » Personne de chez nous , m'ont dit en
 » continuant vos Peres , ne s'est apperçu

A iv

[8]

» de l'affoiblissement de sa vue : s'il a res-
» senti des maux de tête , il a cela de
» commun avec presque tous les hommes.
» Pour ce qui est des insomnies , tous y
» sont pareillement sujets ; tout cela sont
» des incommodités , & non des maladies
» graves & sérieuses , dont la guérison
» doit être regardée comme merveilleuse
» & extraordinaire. Quant à sa goutte
» sciatique , nous n'avons jamais appris
» qu'il en fût attaqué que par sa Lettre ».

Vos Peres m'ont dit vous avoir fait
toutes ces observations ; & vous leur avez
répondu ; « Croyez-vous que je vais me
» plaindre , lorsque je ressens quelque
» chose & que je souffre ? » Je veux bien
croire que vous ne vous êtes point plaint
d'un mal de tête , ni d'avoir passé une nuit
blanche ; ce sont là des incommodités
communes ; mais aussi ne devriez-vous pas
nous les rapporter comme des maladies
considérables & très-difficiles à guérir. Je
veux bien croire encore que vous ne vous
plaignez point lorsque vous souffrez ; le rap-
port de vos Confreres n'en milite pas moins

[9]

contre vous. La nature se fait connoître & se manifeste par-tout telle qu'elle est ; elle se montre riante , agréable & variée dans les beaux jours de printems , d'été & d'automne ; & au contraire elle paroît monotone , tranquille & presqu'anéantie au milieu des frimats de l'hiver. Il en est de même de l'homme malade ou en santé : son maintien , sa figure , ses yeux , son humeur sont bien différens dans un état que dans l'autre. Comment donc pourroit-il se faire qu'ayant été aussi malade que vous prétendez l'avoir été ; comment , dis-je , malgré votre silence , vos Confreres ne s'en seroient point apperçu ?

C'est ici, M. P., que je puis vous dire, ainsi qu'à M. le Court, « que les efforts » multipliés par lesquels vous cherchez l'un » & l'autre à attirer l'attention du Public, » sont autant de puissans moyens amenés » pour tromper ce même Public, & anéan- » tir la gloire du Docteur Mesmer ».

En effet , Messieurs , rien de plus nuisible à la réputation du Pere du Magnétisme animal , que votre Lettre. Vous y

publiez que par son moyen , vous avez été guéris , que c'est à lui que vous devez la vie : rien de plus facile que cette opération. Il ne falloit point être le créateur d'un système , ni avoir autant de génie que Mesmer , pour parvenir à vous guérir , vous qui n'avez jamais été malade , au moins au point que vous prétendez l'avoir été. Quelle cure pour l'opérateur ! quelle gloire n'en retirera-t-il pas !

De la non-existence de votre maladie , je conclus nécessairement que M. Gebelin n'en a pareillement essuyé aucune , & que vous n'avez inventé cette Lettre que pour nous induire en erreur : c'est de votre propre bouche que je vais vous juger. « Votre Lettre , dites-vous à M. le Court , » sur la découverte du Magnétisme animal , » par le Docteur Mesmer , m'engage à » vous répondre par l'historique d'une guérison plus difficile ». M. le Court est sensé reconnoître la vérité de ce fait , puisque c'est sous ses auspices que votre Lettre a été publiée. Cela posé , voici mon raisonnement. Il a déjà été prouvé que le Pere

[11]

Hervier n'a pas été ou presque pas malade ; il l'a cependant été davantage que M. Gebelin , puisque sa guérison a été plus difficile : donc M. Gebelin n'a pas été du tout malade.

Les choses étant ainsi , je ne suis plus surpris que l'étude de la médecine ordinaire ne vous ait découvert aucun remède efficace : les Médecins , jusqu'à présent , se sont très-peu attachés à savoir comment on pouvoit guérir un homme en santé , parce qu'ordinairement on ne fait point consulter sur pareille matière ; & je ne pense pas que les Professeurs savans qu'Edimbourg , Montpellier & Paris ont fournis , aient traité cette nouvelle question ; les bains , les eaux minérales ne produisent d'effets sensibles que sur les personnes malades. Or , tout cela , dites-vous , vous a été inutile : autre preuve de votre bon tempérament.

J'ai bien entendu parler de vos voyages ; je fais que vous avez été en Savoie , en Provence , en Italie ; mais j'ignorois , ainsi que tous ceux qui vous connoissent , que

[12]

vous eussiez entrepris ces courses pour rétablir votre santé. Cette ignorance est sans doute excusable, & personne n'auroit cru que l'on voyage pour se guérir, en allant prêcher des Carêmes, ou quand on court pour son plaisir. Que n'avez-vous retardé la publication de votre Lettre jusqu'à votre retour de Bordeaux, & vous y auriez inféré que vous veniez de voyager encore cette année; que tout cela étoit inutile, & que le seul Magnétisme vous avoit remis dans votre équilibre. Cessez donc, M. P., de vouloir entraîner le Public; permettez qu'on lui découvre la vérité, en découvrant les moyens dont usent les Magnétifans pour soutenir leur sentiment. J'ose vous assurer que le Public demeurera incrédule, & qu'il le sera long-temps, s'il n'est convaincu que par des guérisons semblables à la vôtre.

De toutes les découvertes de ce siècle, comme je l'ai déjà dit, la plus intéressante étoit en effet celle du Docteur: celles de Fox & des Montgolfier sont brillantes de quelle utilité seront-elles? Je l'ignore:

elles peuvent conduire à des connoissances nouvelles, & qui peuvent être avantageuses; on ne risque rien de les recevoir; il n'est même point nécessaire d'en faire l'examen avec une si grande exactitude.

« D'où vient donc, nous dites-vous, qu'on » s'efforce d'en combattre certaines avant » de les avoir examinées? » D'où cela vient, M. P.? de la nature de la chose même, de l'intérêt du genre humain, des difficultés que le système présente. Montgolfier & Fox ont publié leurs procédés; leurs moyens sont connus d'un chacun; ils ont opéré visiblement. Il n'en est pas ainsi de Mesmer; il a annoncé sa découverte, mais n'a jamais voulu la développer; on a saisi les principes qu'il a publiés, on les a examinés, & on les a trouvés contraires à ceux universellement reçus: voici le second, c'est le seul que je rapporterai.

« Un fluide universellement répandu & » continué de manière à ne souffrir aucun » vuide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, & qui de sa nature » est susceptible de recevoir, propager &

» communiquer toutes les impressions du
» mouvement, est le moyen de cette in-
» fluence mutuelle qui existe entre les
» corps célestes, la terre & les corps
» animés ».

Je n'ai qu'une seule question à vous faire : votre fluide universellement répandu & continué de manière à ne souffrir aucun vuide, est-il susceptible de dilatation, de compression ? A-t-il les mêmes propriétés que l'air que nous connoissons ? S'il est tel, ou, pour mieux dire, de quelle nature qu'il soit, il répugne à votre plein. S'il peut être comprimé, il ne remplit pas tout de manière à ne souffrir aucun vuide. D'ailleurs on peut mettre ces parties en jeu, les faire mouvoir, & cela ne peut s'exécuter, le plein rigide supposé. Ce sentiment Carthésien est rejeté universellement d'un chacun. Ce Philosophe, dans son temps, comprit bien toutes ces difficultés ; mais il avoit besoin du plein pour former son système ; aussi passa-t-il outre Mesmer, pour expliquer son influence mutuelle qu'il suppose gratuitement exister

entre les corps célestes, la terre & les corps animés, en avoit besoin d'un semblable; il l'a admis sans examen, & a passé de même sur toutes les difficultés. Mais revenons.

Votre sensibilité se manifeste dans le récit que vous nous faites des différentes sensations que chaque malade vous occasionna en vous faisant son histoire. S'ils ont été aussi véridiques que vous, jugez de la confiance que vous deviez accorder à leurs narrations. La place que vous occupiez dans la salle des pauvres chez votre traitant, étoit analogue à votre état, qui vous oblige à visiter les infirmes & à les consoler, & vous mettoit à même d'exercer votre bienveillance & votre générosité. Je ne suis point surpris que les pauvres aient été & soient reconnoissans envers Mesmer: le Peuple est toujours content quand il croit qu'on lui fait du bien & qu'on ne lui demande rien. Le Médecin qui ordonne les remèdes, l'Apothicaire qui les distribue, le Chirurgien qui panse gratis, sont des Citoyens aussi respectables

que Mesmer, autant aimés, & ne sont pas rares dans cette Capitale. Mais allons en avant, car voici du sérieux.

Qu'un de nos prétendus Philosophes eût avancé ce qui suit, rien de plus ordinaire; mais que vous osiez nous dire
« que les Peres, réjouis par leurs quatrieme
» & cinquieme générations, ne tomberont
» qu'à l'extrémité de la décrépitude, qu'il
» n'y aura plus rien dans les Hôpitaux qui
» révolte l'humanité, plus de maladie qui
» effraye la nature, qu'on parcourra doucement la carrière de ses jours, & que
» la mort fera moins triste, parce qu'on y
» parviendra de la même maniere qu'on
» s'avance dans la vie; » que vous osiez, dis-je, publier de pareils sentimens, faire imprimer des assertions semblables, écrire de pareilles phrases, rien de plus surprenant & de plus opposé à la Religion & à ses principes, qui nous enseignent que Dieu nous envoie & nos biens & nos maux, soit pour nous punir, soit pour nous récompenser, soit pour exercer notre patience, ou manifester nos vertus. Mais
non,

[17]

non , les choses ne sont plus ainsi : si Job , David , Antiochus avoient connu le Magnétisme , *ce remède infailible* , ils auroient bravé les ordres de la Divinité ; l'un auroit expulsé la lèpre , dont Dieu permit qu'il fût couvert pour exercer sa patience ; l'autre se seroit délivré de la peste , dont le Seigneur l'avoit accablé , ainsi que tout son peuple , pour punir son crime ; en un mot , un chacun en auroit fait autant , & auroit prévenu ses infirmités.

Dieu , autrefois , avoit trois moyens pour nous affliger ; la guerre , la famine & la peste) qui renferme dans elle toutes les maladies épidémiques). Mais félicitons-nous ! On vient de lui enlever ce dernier ; le moment approche , « où les peuples » saints & robustes pourront écarter les » épidémies , les maladies amenées par les » cours des siècles ». Il nous reste à désirer que les Souverains puissent mettre à exécution le projet d'une pacification générale & perpétuelle , & pour-lors nous n'aurons à craindre que la seule famine ;

B

& encore devons-nous placer assez de confiance dans le génie créateur de nos Philosophes modernes , pour espérer qu'ils parviendront d'enlever au Maître de l'Univers, ce troisieme moyen qu'il a de nous punir. Mais par malheur notre vie est limitée , nos jours sont comptés, le terme en est marqué : Dieu l'a dit ; tenons-nous-en là , c'est le plus certain.

Si vous n'avez pas été aussi tranchant en parlant de l'avantage que le sexe retireroit de la connoissance du fluide magnétique , ce que vous avancez , « que les » femmes auront moins à craindre les dangers de la grossesse , les douleurs qui précèdent & suivent l'enfantement , » n'est pas moins contre les principes de la Religion. Cette assertion , quoiqu'un peu plus modérée , en dit assez pour nous faire comprendre que vous croyez que leurs douleurs seront si peu de chose , qu'elles n'en ressentiront aucune ou presque point. Dieu avoit cependant prédit à Eve qu'elle enfanteroit avec des grandes douleurs ; cette peine lui fut imposée , & à ses descendantes ,

[19]

relativement à sa faute : or je vous demande ce qu'elle doit être , & quel adoucissement elles doivent attendre ? Mais à quoi bon tant discourir ? Dieu ne prévoyoit point qu'un Docteur Allemand viendrait tout bouleverser , changer l'ordre qu'il avoit établi , & qu'il avoit dit devoir exister jusqu'à la fin du monde : en un mot , disons-le , Dieu s'est trompé , & bientôt « le génie de l'homme , en possession de » ce fluide (magnétique) , commandera » peut-être à la Nature des effets plus » merveilleux. Qui peut sentir où s'étendra » son influence ? »

Vous êtes surpris que l'illustre Mesmer n'ait reçu aucune réponse des différentes Académies auxquelles il a présenté son système aussi vaste que nouveau. S'il n'a rien autre à nous donner qu'un système , à quoi bon abandonner les anciens ? Ce ne sont point des systèmes ni des hypothèses fondées sur des propositions hasardées & dans quelques écrits de l'Auteur que le Public demande , il lui faut des certitudes & des démonstrations.

B ij

Il n'est point du tout surprenant qu'il n'ait reçu aucune réponse. Les Académies, les Universités, de même que toutes les Sociétés savantes sont ordinairement composées de personnages profonds & parfaitement instruits, qui se font un devoir de rejeter tout ce qui leur paroît opposé à l'ordre établi, & n'est fondé que sur des *si*, ou des *peut-être*. Qu'on leur présente des découvertes dont les principes soient clairs & certains, & pour-lors on les verra s'empresse à les adopter & concourir à les perfectionner. L'Académie des Sciences de Paris vient d'en donner l'exemple le plus frappant, à l'occasion de la découverte de M. de Montgolfier ; plusieurs Sociétés & Académies du Royaume en ont fait autant. Qu'auriez-vous pensé, mon Pere, d'une Académie qui auroit écouté, reçu & répondu à tous les Chymistes & Alchymistes qui ont prétendu avoir découvert le grand œuvre ? Vous auriez sans doute dit, que cette Société perdoit un temps précieux, qu'elle auroit pu employer à des recherches plus sûres & plus utiles,

en examinant les différens procédés de ces têtes exaltées. Soyez donc persuadé que puisqu'aucune association des Lettrés de l'Europe n'a daigné répondre à Mesmer, elles ont eu des raisons assurément très-légitimes. Les Membres qui les composent sont par-tout trop attentifs à saisir ce qui peut tourner à l'avantage public, pour n'avoir pas reçu la découverte Mesmérénne, si elle avoit dû l'être.

Mais, nous dites-vous, Descartes alloit à grands pas vers le Magnétisme; Newton en a soupçonné l'existence. En vain voulez-vous vous prévaloir de l'autorité de ces deux grands hommes. Il a déjà été démontré par tant de Savans, que le plein du Philosophe François répugnoit à l'expérience, mere de toutes les découvertes en Physique, que je crois inutile de vous rapporter leurs raisons.

La matiere subtile, les tourbillons, les trois élémens de notre Tourangeau nous développent la force de son génie; son systême du monde fait plaisir, mais ne persuade point; chacun, en admirant la

B iij

beauté de ses hypothèses , est aussi obligé d'en reconnoître la fausseté. Les Physiciens , chaque jour , par leurs nouvelles découvertes , mettent en pièces l'édifice du pere de notre Philosophie. Le Philosophe Anglois , le grand Newton , qui a suivi presqu'en tout une route opposée à celle de Descartes , & qui s'est , pour ainsi dire , fait un mérite de penser différemment que lui , lorsqu'il a dit ce que vous rappelez dans votre Lettre , « que ce seroit » ici le lieu d'ajouter quelque chose sur » cette espece d'esprit très-subtil , qui pé- » netre à travers tous les corps solides , » & qui est caché dans leur substance ; » le Philosophe Anglois , dis-je , n'a point cru parler d'un fluide continué de maniere à ne souffrir aucun vuide. Chacun fait que personne ne s'est plus opposé à l'existence du plein que lui : en écrivant ce que vous avez rapporté , il n'a eu en vue que ce fluide très-subtil qui vivifie & anime tout , dont un Auteur récent , dans son Histoire naturelle de l'air , parle en ces termes (1) :

(1) Tome II. pag. 126.

« Mais dans cette saison même (en hiver) ;
 » un feu caché dans les entrailles de la
 » terre ne laisse pas d'agir & de préparer
 » un fond de vapeurs & d'exhalaisons qui
 » entretiennent dans le sein de cette masse
 » aride & sans mouvement sensible , les
 » principes de fertilité qui se développent
 » avec tant d'avantage au printemps (1)...
 » C'est alors que ce feu caché dans les
 » entrailles de la terre se développe &
 » seconde les efforts de la nature , en re-
 » doublant l'action du soleil ; il ranime les
 » fluides , & accélère l'accroissement des
 » végétaux. Les fucs que la rigueur du
 » froid avoit épaisiss dans le sein de la
 » terre , les sels & les sulfures dissous dans
 » l'eau qui leur sert de véhicule , montent
 » de l'extrémité des racines dans la tige
 » des arbres : la matière de la sève vola-
 » tilisée s'élève en particules impercep-
 » tibles , & rencontre les canaux par les-
 » quels les plantes reçoivent leur nourri-
 » ture ; elle se répand dans leurs fibres ,
 » & les remplit de fucs nouveaux.... C'est

(1) Pag. 131.

» ainsi que cet Agent invisible renouvelle
 » la face de la terre & les qualités de l'air :
 » des campagnes défigurées par les rigueurs
 » de l'hiver , il fait d'agréables jardins ;
 » sur lesquels il développe les premières
 » richesses de la nature. Tout ce qui vit ,
 » tout ce qui respire participe à ce bien-
 » fait général , & en jouit au moins pour
 » quelques instans ». Voilà l'espece d'esprit
 très-subtil que Newton a soupçonné , &
 dont l'existence nous a été depuis con-
 firmée par des observations & des faits , à
 ce que prétend M. l'Abbé Richard (1) :
 « Les observations & les faits , dit - il ,
 » nous démontrent que dans l'atmosphère
 » où nous vivons , dans l'intérieur de la
 » terre & au fond des mers les plus pro-
 » fondes où l'action du soleil est nulle ,
 » il existe un fluide actif gradué comme
 » le chaud qu'il produit , qui circule de
 » la circonférence au centre commun de
 » l'atmosphère & de la terre ». Le voici
 donc de nouveau « cet Agent universel
 » qui travaille perpétuellement la matière ,

(1) Pag. 489.

[25]

» répand la vie & la santé ; » le voici ;
dis-je , de nouveau découvert : ce n'est
plus un fluide continué qui n'admet aucune
espece de vuide , mais un fluide répandu
seulement dans notre propre atmosphère ,
dans l'intérieur de la terre , occupant suc-
cessivement plusieurs endroits. Il y a loin
de-là au plein rigide & universel.

La longueur de cette Lettre semble me
défendre de m'arrêter plus long - temps ;
elle commence à outre - passer les bornes
prescrites. Aussi vais-je passer rapidement
sur ce qui me reste à vous observer. « Tout
» est simple , dites-vous , tout est uniforme
» dans la nature ; elle produit toujours les
» plus grands effets avec le moins de dé-
» penfes possibles , elle ajoute unité à
» unité ; il n'y a qu'une vie , qu'une santé ».
Alte-là , jusqu'ici tout va bien ; mais qui
vous a dit que de ce qu'il n'y a qu'une
vie & qu'une santé , il n'y avoit qu'un
moyen de perdre l'une ou l'autre , c'est-à-
dire qu'il n'y ait qu'une maladie & par
conséquent qu'un remède ? Qui vous a dit
que l'apoplexie de sang & celle d'humeur

devoient être traitées de même ? Qui vous a dit que la goutte, le pourpre, la pleurésie, la petite vérole, l'hydropisie, &c. ne sont qu'une & même maladie ? Est-ce la Faculté de Médecine qui l'a décidé ainsi ? Et non sans doute, l'expérience n'a que trop prouvé aux Médecins le contraire : un malade épuisé & un malade rempli d'humours, ne feront jamais le même malade. Ah ! je vous entends me répondre : Mesmer me l'a dit, & cela me suffit ; puisqu'il l'a dit, cela doit être ; si cela n'étoit point, il ne l'auroit pas dit. Vous cherchez en vain à vous fortifier par une comparaison tirée de l'arbre : mais permettez-moi de vous observer que vous n'avez que le mérite de l'application, & qu'elle n'est point en votre faveur. Si vous aviez interrogé les Bucherons, ils vous auroient répondu que les arbres étoient sujets à différentes maladies : ils périclent visiblement, & en déclinant quand le giron les ronge, & tout-à-coup s'ils sont gelés, ils périclent par la sécheresse, comme par la trop grande abondance d'eau ; & ces différens moyens

de destructions ne sont certainement pas le même.

Je passe à l'universalité de votre remède : « Il se trouvera, dites-vous, entre les mains de tous les hommes avec la plus grande facilité ; il rendra les guérisons plus promptes, plus sûres, & moins coûteuses ». Voilà, à coup sûr, du merveilleux & des belles promesses, qu'effectueront sans doute ceux qui le pourront ; mais si, pour en faire l'acquisition, il doit en coûter à chaque individu autant que vous prétendez qu'il vous en coûte, je doute que le remède ne soit pas coûteux. Vous avez dit, à qui a voulu l'entendre, que ce remède secret vous coûtoit cent louis d'or, ainsi qu'à quatre-vingt-dix-neuf autres particuliers : il est probable, Messieurs, qu'aussi désintéressés que votre Maître, vous mettrés à votre tour les autres à contribution. Vous êtes si reconnoissans, que j'ose assurer que vous imiterez en tout le Docteur Allemand. Si jamais découverte n'a été plus utile, avoués aussi avec moi qu'aucune n'a été si grassement payée.

Puisque nous sommes sur votre reconnaissance, disons-en encore un mot, vous la portez bien loin : vous voudriez que les François eussent une obligation perpétuelle à votre Coriphée, parce que, raillé par tout ce qu'il y avoit de savans dans la Médecine & dans les autres Sciences à Vienne, ainsi que dans toute l'Allemagne, « où » l'art de guérir par le Magnétisme n'a » pu se développer avec liberté, » il s'est réfugié en France ; il y a été bien reçu, « & y a joui de l'accueil favorable que » la Nation a coutume de faire aux Etrangers ». Le François est trop poli pour insulter aux malheurs de qui que ce soit : mais pourquoi vouloir que nous lui sachions gré de ce qu'il a fait malgré lui ? Son choix de la France n'a point été dicté par la réputation dont ce Royaume jouit par ses succès dans les Sciences, comme vous le prétendez ; d'autres motifs l'ont engagé à diriger ses pas vers nous : l'Italien étoit pour lui trop clair-voyant ; l'Anglois réfléchit trop ; le caractère volage du François l'a seul déterminé, & la raison en est sensible.

[29]

Vous avez été obligé de reconnoître vous-même plus haut , que votre Patrie en avoit agi aussi galamment avec Mesmer , qu'avec tout autre Etranger ; que son savoir & sa modestie lui avoient attiré des partisans parmi nous : mais que voulez-vous insinuer actuellement , en disant « qu'aucune Nation ne lui a fait un accueil favorable ? » Que falloit-il faire pour lui ? Falloit-il voler à son passage , lui aller partout au-devant , & crier avec acclamation : *vive Mesmer* ? Et non , dites - le , notre politesse & notre complaisance auroient dû aller jusqu'à adopter son système sans l'examiner.

Ce Docteur , dont vous êtes si plein , a engagé , dites-vous , ses contradicteurs à se convaincre ou à le confondre ; & vous demandez pourquoi on le refuse ? Est-ce que vous ignorez que plusieurs athlètes se sont déjà montrés ? La dispute de particulier à particulier est animée depuis long-temps ; mais cela ne vous suffit pas ; il n'appartient point à des particuliers de répondre à Mesmer , de réfuter son système

& d'écrire contre lui , ce droit seul est dévolu aux différentes corporations savantes ; les Académies , les Facultés , les Sociétés Royales sont seules dignes de lutter avec lui. Mais si ces différentes Assemblées s'abaissoient jusqu'à ce point & se compromettoient avec tous ceux qui leur font de pareilles offres , elles ne pourroient point y suffire : & s'il n'est pas impossible qu'un particulier découvre une vérité , il l'est encore moins qu'il se trompe & qu'un particulier le relève. D'ailleurs tous les corps à décisions , avant de rien prononcer , ont toujours eu pour principe de permettre la discussion des nouvelles questions qui s'élèvent , & de ne porter leurs jugemens qu'après avoir examiné les raisons que chaque parti apporte. Cette conduite des Académies , bien loin d'être reprehensible , nous doit de plus en plus prouver de quel avantage elles sont.

Mais , dites - vous , « n'est-il pas vainqueur , en défiant les ennemis qui s'éloignent ? » Je vous demande à vous qui savez l'histoire , Goliath étoit-il vainqueur

[31]

parce qu'il défoit le Peuple Juif? Annibal vainquit-il le grand Fabius, parce que ce dernier ne voulut point tirer son épée contre lui? Sa science n'est non plus pas fausse parce qu'on la rejette : mais on la rejette parce qu'elle est fondée sur des principes dont la vérité est encore à démontrer ; & s'il a choisi la France, vous en savez la raison, il n'a pas compté sur la crédulité des François, mais sur sa légèreté.

Vous avez déjà vu de quel poid doit être pour le Public l'autorité des témoins que Mesmer appelle pour défendre sa cause : M. le Court & vous, êtes certainement des plus respectables ; or, par ce que j'ai déjà dit, vous voyez de quel poid sont vos attestations, & quel cas l'on doit faire de celles des autres : je ne m'arrêterai pas davantage à discuter ce point.

Si le triomphe du Docteur ne dépend pas de l'opinion publique, pourquoi mettre en jeu tant de ressorts? Pourquoi faire paroître des écrits sans fin? Pourquoi se plaindre qu'on y répond pas? Engagez-le

à publier sa découverte ; c'est le seul moyen de confondre ses adversaires & de convertir le Public. Vous nous annoncez cet homme comme un grand désintéressé ; il a refusé, dites-vous , des avantages considérables : mais les cent louis qu'il a exigé que vous consignassiez , chacun de vous cent ne laisse pas de lui en faire un assez fort ; je doute qu'il en ait refusé qui le vaillent , & je pense que c'est bien là *un salaire personnel*. Ceux qui n'ont point entendu le Docteur Mesmer , lui reprochent de faire trop long-temps un secret de sa découverte. Il faut l'avouer , l'affertion est vraie. Mais quel reproche mieux fondé ? Quelle conduite plus inhumaine que la sienne ? Il tient caché , & vous l'avouez , un moyen infallible par lequel il étoit sûr de rendre à la vie un nombre infini de Citoyens utiles à la patrie , des peres à leurs familles , des Ministres à la Religion , des Jurisconsultes nécessaires au Barreau , des Savans dont les connoissances nous feroient encore si utiles , & des membres de toutes les conditions essentiels à la société. Après
cela ,

cela , on cherche à excuser celui qui auroit pu nous épargner des pertes si considérables. Un être pareil , s'il existoit , feroit un monstre plutôt qu'un homme : & si les Corps respectables auxquels il a voulu faire part de sa découverte n'ont point voulu l'accepter , il devoit la rendre publique , & le ménagement que vous dites qu'il a voulu avoir pour ses ennemis , feroit sa condamnation dans tous les siècles à venir si son remède étoit vrai.

Mais finissons , il en est bientôt temps , & concluons par une réflexion sur votre dernière note. Vous y demandez , *à quels hommes l'on doit confier la Médecine ?* Je réponds à ceux qui en sont en possession & qui l'exercent dignement. Nous ne devons point désirer que les Prêtres soient Médecins , comme ils peuvent l'avoir été autrefois. Ceux - ci , sans cette science , peuvent remplir les fonctions de leur état , distribuer aux pauvres infirmes les biens de l'Eglise , & doivent même le faire. La Théologie & la Médecine sont des sciences trop étendues , pour qu'un même individu puisse les posséder parfaitement l'une &

C

l'autre. L'expérience nous apprend que l'on n'est parfait Théologien, ou grand Médecin, qu'à un certain âge. Mais, mon Pere, pourquoi ce désir ? Doubteriez-vous de votre remède, ou avez-vous perdu de vue ce que vous nous avez annoncé avec tant de satisfaction & d'emphase dans votre Lettre ? « Désormais la Médecine, y dites- » vous, sera pure & simple ; elle confis- » tera à connoître les loix de cet agent, » la maniere dont il travaille les corps hu- » mains. . . . & se trouvera entre les mains » de tous les hommes ». Après cela, ou votre question est inutile ainsi que votre note, ou vous ne croyez pas au Magnétisme. Si la Médecine doit « désormais » se trouver entre les mains de tous les hommes, » pourquoi demander à qui l'on doit la confier ? La réponse est simple, d'après vous, à tous les hommes. Mais en attendant ce moment heureux où nous serons tous Docteurs nés en Médecine, je vous prie de me croire avec tout le respect possible. F I N.

Vu l'Approbation ; permis d'imprimer, ce 25 Février 1784.

LENOIR.